

Doctorat honorifique – 7 octobre 2010

Merci Pierre.

M. le chancelier, M. le recteur, M. le doyen, chers collègues, chers diplômés – quel bel honneur que de se faire reconnaître par une institution avec laquelle j'ai entretenu des liens intenses depuis plus de 25 ans. Quel honneur extraordinaire que de l'être en votre compagnie – la promotion de 2010. Je suis choyé que vous me permettiez de partager cette cérémonie avec vous.

Cette faculté de droit civil – cette belle faculté, peuplée de professeurs qui vous ont profondément marqués, débordant d'anciens et d'anciennes aux carrières remarquables, administrée par un personnel de soutien exceptionnel et comme vous en témoignez ce soir, remplie d'étudiants et étudiantes dévoués à l'amélioration de notre société – cette belle faculté me tient à cœur.

La collation des grades est une occasion parfaite pour célébrer, pour remercier ceux et celles qui nous ont soutenus au cours de nos études, et pour se féliciter de ce que nous avons accompli au cours de ces dernières années.

À ce message de joie, j'aimerais en ajouter un autre – plus simple certes, mais tout aussi important. Lorsque vous pensez à votre avenir, à la carrière qui s'annonce ce soir, n'oubliez pas votre passé – les défis, les rêves, les différentes avenues qui vous ont menées jusqu'à cette célébration. Chacun de vous a emprunté une route différente pour y arriver. Vous avez fait des choix, parfois difficiles; et vous aurez toujours des choix à faire. Vous assumez tous vos choix antérieurs, et vous ne pourrez échapper aux conséquences de vos choix futurs.

Ceci dit, il est important de se réjouir des choix que font et feront vos collègues de classe. Tous ces choix sont dignes, tous sont valables, chaque route empruntée mène vers un avenir prometteur. Il n'y a pas de carrière en droit plus noble qu'une autre. De cette constatation découle un impératif : chacun de vous est honorable, et vos choix de carrière n'en seront qu'un merveilleux reflet.

En ce moment de transition et de reconnaissance, il est approprié – voire obligatoire -- de poser certaines questions existentielles. En voici une parmi les plus évocatrices : « Que voulez-vous faire lorsque vous serez grand? » Cette question, apparemment anodine, n'est pas uniquement du ressort des enfants. C'est une question que nous – vous et moi -- devons nous poser tout au long de notre vie ; de plus, c'est une question que nous sommes privilégiés d'être en mesure de nous poser.

Il y a quelques décennies, la plupart des Québécois et Québécoises ne pouvaient pas imaginer qu'ils et elles auraient des choix quant à leurs trajectoires de vie. Dans une société rurale de petites fermes, les contraintes liées à l'appartenance et à l'origine sociale en restreignaient les possibilités. De même, dans une économie essentiellement fondée

sur les ressources naturelles – de pêche, de forêt, et de mines – le travail précaire dans des usines non-réglementés étranglaient bien des rêves. Il en allait de même pour les communautés culturelles.

A cette époque l'université de Montréal s'est donné une mission particulière. Former les jeunes québécois et québécoises de toutes les couches de la population à participer dans la construction d'une société moderne, dynamique, démocratique, et juste. Par le biais de ces professeurs et de ses Instituts de recherche cette université a assumé un rôle de premier plan dans l'édification du Québec d'aujourd'hui. Elle fut également la porte d'entrée des communautés culturelles dans la société québécoise – ses réalisations scientifiques, sa culture, ses débats et institutions économiques et politiques. Même si la classe sociale, le sexe, la religion et la langue sont toujours porteurs de certaines limites, aujourd'hui, beaucoup plus que jadis, et grâce aux efforts de cette grande université, vous pourrez choisir votre avenir et vous avez accès aux outils qui vous permettent de poursuivre vos rêves.

La question « Que voulez-vous faire lorsque vous serez grand? » n'est pas anodine pour une autre raison. En effet, nous ne sommes pas obligés de grandir. Nous pouvons opter, comme Peter Pan, pour toujours rester enfant. Mais ici, j'envisage le refus de grandir dans un autre sens – je pense à la nécessité de savoir résister aux sirènes de la vie conventionnelle des adultes. La jeunesse est un moment précieux d'idéalisme, de découverte et de contestation des orthodoxies. Maintenant, quand vous réfléchissez à vos vies futures, il est important de vous rappeler que vous n'êtes pas obligés de renoncer à votre sens de l'émerveillement simplement parce que vous poursuivez une carrière professionnelle.

Avec votre diplôme en main, vous faites face à une extraordinaire panoplie de choix de carrières et de trains de vie. Tous ces choix devraient vous inciter à réfléchir plus profondément à une question que les êtres humains ne se posent que rarement. Au lieu de se demander « que voulons-nous *faire* quand nous seront grand? » nous devrions nous questionner sur « qui voulons-nous *être* quand nous seront grand? »

Cette deuxième question ne vise pas un emploi en particulier qu'il soit juridique ou non. Elle vise plutôt la manière dont n'importe quelle carrière est faite. Elle ne vise ni les accomplissements, ni à la reconnaissance qui en découle. Elle est plutôt orientée vers la qualité de vie et la qualité de la personne. Ce n'est pas une réponse aux questions des autres; c'est une réponse à la question que nous nous posons à nous-mêmes. Sciemment ou non, nous faisons face à cette question tout au long de notre vie, indépendamment de la carrière spécifique que nous choisissons.

Ce soir, lors de votre célébration, demain, lorsque vous poursuivrez vos rêves, n'oubliez pas ceux et celles qui ne sont pas parmi nous. La vie n'est pas facile. Pour arriver jusqu'à ce moment vous avez surmonté, tous et toutes, d'innombrables défis. D'aucuns ont dépassé des handicaps physiques; d'autres des handicaps d'apprentissage; d'autres encore la pauvreté et l'exclusion sociale. Quelques-uns et quelques-unes ont su surmonter leurs

erreurs de jeunesse, ou les attentes démesurées de leurs proches, ou la déception de ne pas rencontrer vos objectifs personnels.

Toutefois, prenez-en bien note. Vous avez réussi ; vous êtes ici ce soir ; et vous continuez à poursuivre vos rêves. La mesure d'une personne ne se trouve pas là où elle commence, ni même là où elle arrive. La juste mesure se trouve dans ce que vous faites avec votre vie, avec les opportunités dont vous êtes bénéficiaires, et avec les opportunités que vous créez pour vous-mêmes.

La piste que vous avez suivie depuis votre entrée à la faculté n'a pas débuté au moment de votre admission à l'Université de Montréal. C'est la continuation de la piste que constitue votre vie depuis que vous êtes un être conscient. Elle ne mène pas à un endroit particulier. Nous choisissons la destination autant que nous choisissons la route vers cette destination.

Maintenant, vous faites face à une gamme de choix de carrières. Ni l'une ni l'autre n'est plus importante ou plus justifiée philosophiquement que l'autre. Toutes peuvent occasionner les pires pathologies humaines ; toutes peuvent aussi être le site de la vie la plus noble et la plus vertueuse qui soit.

Rappelons les mots évocateurs de l'*Ecclésiastique*, chapitre 44:

Nous allons faire maintenant l'éloge des hommes célèbres, nos ancêtres, dans l'ordre où ils sont apparus.

Il y eut des rois, maîtres dans leurs royaumes, des hommes réputés pour leur puissance, des conseillers fameux par leur intelligence, des voyants célèbres par leurs prophéties.

Il y eut des guides avisés pour leur peuple, des princes à l'intelligence profonde, des sages qui ont mis leurs pensées par écrit, des maîtres éducateurs, gardiens du savoir

Tous, en leur temps, ont reçu des honneurs et ont été célèbres de leur vivant.

Mais d'autres n'ont pas laissé de souvenir. Depuis qu'ils sont morts, tout se passe comme s'ils n'avaient pas existé.

Mais ces gens pleins de bonté, on n'a pas oublié qu'ils ont été des justes.

Leur descendance n'aura pas de fin et rien n'effacera jamais leur gloire.

Je crois que le message de l'*Ecclésiastique*, chapitre 44 est double. D'abord, nous ne sommes pas placés dans ce monde pour rechercher notre propre bonheur, ni même pour chasser les prix et la reconnaissance. Plus méritoires sont ceux et celles qui ont fait leur contribution en privé et de manière personnelle : Mme Peatty, la gardienne qui a nourri mes

frères et sœurs et moi pendant huit années ; M. Puddifin, le mécanicien d'automobile qui a consacré ses vendredis soirs à la meute de louveteaux ; et Mlle Knechtel, qui, pendant 45 ans, a enseigné à des générations de jeunes enfants des leçons de vie, de beauté et de discipline en guise de leçons de piano hebdomadaires.

Deuxièmement – et finalement voici le message clé que je veux passer ce soir – chaque individu, chaque être de ce monde, est doté du potentiel nécessaire pour vivre une vie vertueuse. Je parle ici de la vertu comme de la façon par laquelle chacun de nous tend à une forme (d'excellence ou de perfection personnelle) dans la sa vie de tous les jours. Il faut imaginer toute personne comme une fin en soi, et non pas comme un simple moyen de réaliser nos propres fins. Réussir et obtenir la reconnaissance de ses pairs ne fait pas la preuve d'une vie bien vécue. Ce sont des jalons purement transitoires et éphémères. Notre vertu se manifeste par nos actes et nos croyances, telles qu'elles sont reflétées dans les vies vertueuses de ceux et celles que nous rencontrons au long de notre vie, et qui vivent vertueusement après notre mort.

Il y a déjà quarante ans, j'ai connu une telle personne – modeste, juste, songeur. Il fut chansonnier, poète et militant. Il est mort de sa propre main -- avant son temps. Souvent, nous croyons que le malheur des autres est dû à leur mauvaise fortune alors que notre propre bonheur est entièrement le fruit de nos efforts individuels. À l'inverse de cette fausse croyance, et en témoignage de notre bonne fortune et des responsabilités qui en découlent, permettez-moi de vous laisser sur quelques mots de cet homme vertueux – Phil Ochs. Je vous les offre en chanson intitulé « Où va la chance – There but for fortune ».

Que nous n'oublions jamais ceux et celles qui ne sont pas aussi fortunés que nous. Que nous n'oublions jamais que dans la fierté de cette occasion joyeuse, nous acceptons le défi de vivre vertueusement, quelle que soit la carrière que nous choisissons.

Où va la chance / There but for fortune

Phil Ochs, 1965; *Paroles additionnelles par* R.A. Macdonald, 1968;
Paroles français par William Curtis; *Paroles additionnelles en français par* R.A.
 Macdonald 2004

Je vois la prison, je vois la nuit
 Je vois le prisonnier qui pleure sa vie
 Et je me dis souvent, quand je réfléchis au droit
 Où va la chance – à toi ou à moi ... toi ou moi?

Show me the empty eyes, clothes tattered and torn,
 Hand out and hand me down since the day they were born,
 And I'll show you the children, with so many reasons why,
 There but for fortune, may go you or I ... you or I.

Je vois des blessures, jamais guéries
 Je vois le vagabond qui dort sous la pluie
 Et je me dis souvent, quand je réfléchis au droit
 Où va la chance – à toi ou à moi ... toi ou moi?

Show me the bruises. Show me her fear.
 Show me the broken love, he once held so dear.
 And I'll show you a young man, with so many reasons why...
 There but for fortune, go you or I -- you or I.

Je vois cette femme, au cœur perdu
 Qui boit pour s'échapper à ce qu'elle est devenue
 Et je me dis souvent, quand je réfléchis au droit
 Où va la chance – à toi ou à moi ... toi ou moi?

Show me the pistol, show me the note,
 Show me the tortured life in the words that he wrote,
 And I'll show you a young man, with so many reasons why,
 There but for fortune, may go you or I ... you or I.